

Chapitre II

DE LA NÉCESSITÉ

D'UN LONG CHEMIN DE PURIFICATION

Introduction

Nous avons essayé, lors du cours précédent, de prendre conscience de notre difficulté à nous recevoir tout entiers de l'Amour dont nous sommes aimés, c'est-à-dire finalement de nous laisser aimer par Dieu. Nous avons perçu, en même temps, que nous ne pouvions aimer d'un amour pur, d'un amour désintéressé que dans la mesure où nous accueillons d'abord l'amour dont Dieu nous aime. L'image qui peut nous aider à le comprendre, c'est celle du feu qui se répand en embrasant tout ce qu'il touche selon la parole du Christ : « **Je suis venu jeter un feu sur la terre...** » (cf. Lc 12, 49). Se laisser toucher par l'amour divin, c'est irrésistiblement se mettre soi-même à brûler d'amour pour lui. Nous sommes faits pour cela, faits pour aimer Dieu comme Il nous aime, et, pourtant, il y a une résistance, une peur en nous, une peur d'ouvrir notre cœur au feu consumant de l'Amour divin. Nous allons essayer de comprendre l'origine de cette peur.

1. La blessure du péché

« Moi, je suis né dans la faute (l'iniquité) et j'étais pécheur dès le sein de ma mère (ma mère m'a conçu dans le péché) » (Ps 50 (51), 7). Créés pour vivre de l'Amour divin, pour trouver « notre plénitude dans l'Esprit Saint » (cf. Ép 5, 18), c'est-à-dire aussi dans la communion avec notre Père du ciel, nous n'avons pas été conçus dans la grâce sanctifiante : nous n'avons donc pas expérimenté, à l'origine, l'amour divin comme nous aurions dû le faire. Cet état de communion avec Dieu, qui est un état de justice et de sainteté, nos parents auraient dû nous le transmettre dès le premier instant de notre conception et le refléter à nos yeux, à notre sensibilité humaine qui a besoin de voir, d'entendre, de toucher, pour que « nous puissions goûter combien le Seigneur est bon » (cf. 1 P 2, 3). Cet état de communion divine, nos parents n'ont pas pu nous le transmettre parce qu'ils étaient eux-mêmes marqués par le péché. C'est là le drame du péché originel qui fait que « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes (...) » (Rm 5, 12). Cette mort, liée au péché, doit être comprise d'abord comme celle de l'âme, au sens où la vie de l'âme, c'est la communion avec Dieu (cf. Jn 17, 3) et que cette communion est brisée par le péché.

Nous ne pouvons pas prendre toute la mesure des conséquences de cet état de séparation d'avec Dieu que signifie le péché originel, mais nous pouvons comprendre que « dès le sein de notre mère », l'embryon que nous étions a pu connaître des souffrances intimes et secrètes qui échappent à une explication purement psychologique. Nous pouvons comprendre aussi qu'à cette blessure première du péché originel se surajoutent, pour ainsi dire, les blessures « secondaires » liées aux péchés de nos parents. Évidemment, tout cela n'a de sens que sur fond de notre prédestination à vivre de l'Amour divin. **C'est sur fond de sa vocation à vivre d'une vie d'amour en Dieu que le tout-petit ressent les manques, les imperfections de l'amour humain qui l'enveloppe.** Il fait l'expérience d'un vide, d'un manque là où il est fait pour l'Amour, pour être comblé par l'Amour. Il est spontanément, du plus profond de son être, tendu vers cet Amour infini dont il a besoin pour vivre puisqu'il est créé pour vivre de lui. Il attend, et il ne reçoit pas à la mesure de son attente. Plus encore, on peut dire que cette attente spontanée, qui découle directement de notre prédestination, est comme un premier mouvement d'amour naturel, **un premier amour** très faible certes, mais très profond aussi, très pur, provenant des capacités les plus radicales de notre cœur en tant que nous sommes faits pour vivre une communion totale avec Dieu¹. Il y a donc un premier mouvement d'abandon, d'ouverture totale de la part de l'enfant vis-à-vis de sa mère, et cette attente d'amour, toute passive, ne reçoit pas la réponse d'amour qu'il attend pour vivre d'une vie d'amour².

2. De l'origine de nos blocages

Plus l'attente est profonde, plus la souffrance du manque, la « déception » peuvent l'être. Le tout-petit peut vivre ainsi des états d'angoisse³, traverser de **véritables agonies**⁴, se sentant abandonné là où il n'était que « confiance », qu'ouverture aimante

¹ Comme l'explique avec précision le Père Thomas Philippe en bon théologien thomiste : « Depuis la faute d'Adam, ce premier amour naturel, extrêmement pur dans sa substance, est extrêmement faible et imparfait dans son mode. Par le péché originel nous naissons sans la grâce, privés de la grâce. Notre nature, qui avait été disposée matériellement en vue de la grâce, est atteinte profondément par cette privation. Elle est blessée, mais elle n'est pas corrompue dans sa substance naturelle. Le premier acte de la vie humaine, la mise en marche de ce moteur vivant, conscient, aimant qu'est l'homme, dépend immédiatement de Dieu, créateur immédiat de l'âme et cause principale de l'union de l'âme et du corps. **La première attitude de l'homme, comme le premier acte de l'ange, ne peut être que bon et ne peut être qu'un amour** » (*La vie cachée de Marie*, L'Arche-La ferme, p. 31).

² Comme l'exprime si bien le Père Thomas Philippe : « L'affection naturelle d'une mère pécheresse n'a plus du reste la pureté, la délicatesse, la générosité requises pour répondre adéquatement à l'attente de ce premier amour. **À son insu, souvent la mère déçoit son enfant. Il a l'impression d'être délaissé, abandonné, incompris** ; d'où ses larmes, ses angoisses, parfois si différentes du cri habituel de l'animal. Le premier amour de l'enfant pour sa mère perd peu à peu de l'absolu de sa confiance, de son abandon. En réaction de défense à ces angoisses, le moi alors apparaît et prend la place de l'amour. L'enfant garde certes une affection profonde pour sa mère, mais qui n'a plus, de façon actuelle et consciente, le caractère immédiat et total du véritable amour. »

³ Au sens où en parle Jean Vanier quand il dit que l'angoisse, c'est la communion brisée.

⁴ Nous nous inspirons ici d'un enseignement du Père Thomas Philippe sur « la première passion d'amour » : « Certes, cet amour est très faible et par moment le tout-petit pourra avoir surtout conscience de ce qui lui manque par rapport à tout l'amour dont il pourrait avoir besoin. Il ne se sentira pas satisfait, rassasié dans son besoin d'être aimé. Il aura surtout conscience de la privation, du manque de ferveur, de chaleur de l'amour. (...) **Il est si petit, si faible que cette angoisse peut devenir une**

à l'amour. Il ne va pas avoir la force de persévérer dans ce mouvement d'abandon et d'ouverture totale qui est pourtant le mouvement le plus profond du cœur de l'homme. Il va nécessairement avoir un mouvement de repli, de fermeture, favorisé par les conséquences du péché originel sur notre nature.

Ces angoisses du tout-petit, nous ne voulons à aucun prix les revivre. Nous nous défendons comme nous pouvons. Nous préférons fermer notre cœur profond, refouler ce cœur d'enfant capable d'un abandon total. Nous préférons nous durcir, en gardant au fond de notre cœur une non-foi, une non-confiance en cet Amour total qui exigerait de nous une ouverture, une livraison totale de nous-mêmes et, par là même, nous ferait courir le risque de revivre des états d'agonie. Sur la base de cette déception première par rapport à l'amour, nous allons chercher à vivre en ce monde dur – ou du moins à survivre – indépendamment de l'Amour divin – ou du moins sans dépendre radicalement de lui. Nous allons nous construire et construire notre vie sur d'autres « fondements » que l'abandon, que la réceptivité dont nous avons parlé la dernière fois⁵. À partir de là va se développer, ce que l'on peut appeler à la suite du Père Thomas Philippe, notre « **moi** », comme étant ce sujet égocentrique qui peut paraître « naturel », mais qui n'est, en réalité, qu'une construction artificielle, masquant notre vraie personne.

« Mes enfants, **comme il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu !** » (Mc 10, 24). Nous pouvons commencer à « comprendre » notre difficulté à nous laisser aimer par Dieu, même si, en réalité, nous ne mesurons pas toute la profondeur de ce **blocage intérieur**⁶. Se laisser toucher par l'Amour divin, ce serait laisser se réveiller en nous ce mouvement initial, ce mouvement le plus profond de notre cœur que nous avons refoulé depuis notre petite enfance. En réalité, il y a **un fond de peur**, peur d'avoir à rouvrir notre cœur d'enfant qui demeure au-dedans de nous, mais qui est devenu un cœur blessé. Nous avons, en ce sens, peur de l'amour et, cependant, nous continuons à le rechercher puisque, de toute façon, nous ne pouvons pas vivre sans. À défaut de pouvoir vivre cet amour au niveau de notre cœur profond, nous le vivons **au niveau de notre affectivité**. Ce n'est pas que nous soyons devenus incapables d'aimer puisque nous avons reçu gratuitement le don de la charité divine le jour de notre baptême, mais c'est que cette charité divine ne règne pas encore entièrement en nous, elle ne peut pas prendre pleinement possession de notre cœur en raison des résistances inconscientes qui nous habitent. Elle ne peut pas être, comme elle le voudrait, la

véritable agonie tout de suite pour lui. Il a tellement besoin de nourritures qui ne lui sont pas données, mais cette angoisse demeure privation d'amour et non pas passion contraire à l'amour. (...) Ce tout-petit est trop faible pour être un vrai lutteur, pour prendre une attitude de lutte ; et la lutte offensive ou défensive, c'est toujours la lutte, c'est pourquoi la dépression acceptée, c'est de la lutte, on se considère comme battu, on est triste. Les cris du tout-petit laisse penser qu'il est en colère, mais en réalité il est démonté, « désespéré » sans avoir connu l'espérance. »

⁵ Alors qu'en réalité, il n'y en a pas d'autres.

⁶ Il ne nous apparaît en effet en profondeur qu'au fur et à mesure que nous sommes conduits par Dieu sur le chemin de la purification du cœur comme l'enseignait le Père Thomas : « La connaissance mystique fait découvrir que toutes nos activités psychiques sont marquées par le moi, par une relation vitale bien souvent inconsciente à notre moi » (*La vie cachée de Marie*, p. 53).

source immédiate et directe de toutes nos actions. Il y a **un long chemin de purification qui est nécessaire** pour cela.

Autrement dit, tant que le Seigneur n'aura pas guéri en profondeur les blessures de notre cœur d'enfant, nous ne pourrons parvenir jusqu'à ce parfait amour qui ne peut se vivre que dans l'abandon total de nous-mêmes à l'Amour dont nous sommes aimés. Nous faisons confiance à Dieu mais pas entièrement, nous nous donnons mais sans pouvoir nous livrer totalement. Nous pouvons, certes, faire un effort pour ouvrir notre cœur aux autres, à leur souffrance, mais pas jusqu'à rouvrir notre cœur profond, notre cœur d'enfant enfoui. Il y a ainsi **une limite à notre communion** avec Dieu et avec les autres en dehors de certains moments de grâce particuliers ; il y a **comme des murs** qui nous sépareraient les uns des autres, et cela, que nous le voulions ou non, que nous en ayons conscience ou non. Nous demeurons comme tiraillés dans notre vie affective entre les aspirations profondes de notre cœur que l'Esprit Saint ne cesse de réveiller en nous, et notre moi égocentrique – qui refait surface dès que nous sortons de la prière –, le mouvement de la chair « avec ses passions et ses convoitises » (cf. Ga 5, 24) qui tend à nous refermer sur nous-mêmes dans le besoin de dominer, de plaire, de jouir d'une manière immédiate : « Car la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair ; il y a entre eux antagonisme si bien que vous ne faites pas ce que vous voudriez » (cf. Ga 5, 17).

3. Servir Dieu dans la conscience de notre état

« Nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, **nous gémissons nous aussi intérieurement attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps**. Car notre salut est objet d'espérance (...) » (cf. Rm 8, 23-24). Par rapport à ces peurs, à ces blocages intérieurs qui nous empêchent de plonger pleinement dans l'amour divin, de nous laisser envahir par lui, il est bon de nous rappeler que « notre salut est objet d'espérance ». Le chemin de **la libération de notre cœur profond**, qui doit nous conduire à sortir entièrement de nous-mêmes pour vivre, dès cette terre, d'une vie d'amour divine, est un long chemin sur lequel nous devons nous laisser conduire en exerçant la vertu de l'espérance, c'est-à-dire aussi la persévérance : « Vous avez besoin de constance pour que, après avoir accompli la volonté de Dieu, vous bénéficiiez de la promesse » (He 10, 36). Il serait faux de penser que tant que nous ne sommes pas entrés dans « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (cf. Rm 8, 21), liberté d'aimer dans un abandon total à son amour, nous ne pouvons rien faire pour Lui. En réalité, même si notre cœur ne repose pas entièrement en Dieu comme un petit enfant contre sa mère, nous avons la liberté de poser ou non certains actes de charité. Certes, nous ne pouvons pas, par nos propres forces, sortir de nous-mêmes dans un don désintéressé et total de nous-mêmes, mais nous pouvons poser des actes d'amour qui sont – au moins par leur intention – orientés vers Dieu⁷.

⁷ Comme l'explique le Père Thomas, la charité « peut s'épanouir en nous selon des degrés différents : – en des activités proprement volontaires, impérées par notre raison qui gardent en leur

De même, il serait excessif et irréaliste de vouloir nier l'importance et la valeur de notre vie affective, tout comme de notre agressivité d'ailleurs. Même si cette affectivité demeure partagée entre le rayonnement de la charité divine qui cherche à la pénétrer et à la purifier autant qu'elle peut et la contamination du moi, elle n'en reste pas moins le moteur habituel de nos activités quotidiennes. Elle est forte de notre désir d'aimer et d'être aimé, même si ce désir n'est pas encore entièrement purifié. Soyons au clair avec nous-mêmes, avec ce que nous éprouvons, et nous n'aurons pas à avoir peur de nos sentiments humains. L'humilité sauve tout. Nous pourrions suivre le conseil plein de sagesse du Père Thomas Philippe à propos des tendances de notre personnalité psychologique marquées par notre moi : « Sans doute sommes-nous obligés de compter avec elles, et **la prudence consiste précisément à modérer ces tendances en les utilisant pour les véritables finalités de notre vie**, tant que l'Esprit Saint ne nous a pas profondément purifiés en faisant de l'amour lui-même le ressort immédiat et total de notre vie »⁸. Un jour viendra où, notre affectivité et notre agressivité étant totalement purifiées, elles pourront être pleinement intégrées dans l'amour et totalement mises à son service. C'est cela « la rédemption de notre corps », celle que nous attendons en « gémissant » (cf. Rm 8, 23).

substance le mode propre de l'agir humain, mais qui ont la charité comme principe premier et comme fin ultime ; – en des affections du cœur qui se réalisent encore en notre psychologie humaine, mais qui sont inspirées par la charité et réalisées par le don de sagesse ; – enfin, grâce à ce don de sagesse, en une union d'amour qui est immédiate et totale, et qui par là même transforme tout notre être psychologique lui-même. (...) Elle réclame que nous soyons totalement livrés à Dieu, complètement enveloppés par son amour » (*La vie cachée de Marie*, p. 47).

⁸ *La vie cachée de Marie*, p. 45.